

LE MARIAGE : DEVOIRS DES PARENTS

*Vous que dans un chaste lien,
Ce sacrement engage,
Sachez quelle est pour un chrétien
La loi du mariage.*

*Ce cher enfant, qui vous est né
D'un amour pur et tendre,
A celui qui vous l'a donné
Songez qu'il faut le rendre.*

*Annoncez-lui la sainte loi
Que tout chrétien doit suivre ;
Apprenez-lui que, dans la foi,
Il faut mourir et vivre.*

*Que pour le ciel et ses trésors
Un saint désir l'enflamme :
Après avoir soigné son corps,
Soignez aussi son âme.*

*Ce faible enfant vous voit toujours
De près il vous contemple ;
Aussi vous devez tous les jours
Lui donner bon exemple.*

*Vous de quel funeste sort
Votre route est suivie,
Si vous allez donner la mort
A qui vous doit la vie.*

*Parents, voulez-vous être heureux
Déjà, dès cette vie ?
Rendez vos enfants vertueux,
Comme faisait Tobie.*

*Sur la terre ils vous béniront,
Au ciel, dans la victoire,
Leur main ornera votre front
Des palmes de la gloire.*

SÉVÈRE BEAUDET,
Professeur au collège Saint-Laurent.

JEANNE GRAY

Parmi tous les personnages historiques de l'histoire d'Angleterre, dont je m'applique à connaître la vie, il en est que je trouve vraiment admirables, et pour qui j'éprouve une certaine affection ; je place au premier rang la noble et douce Jeanne Gray. Oh ! oui, Jeanne, nom glorieux, nom plein de douceur, nom couronné de la double auréole de la royauté et du martyre ! Jeanne, que ton amour filial et l'obéissance aux ordres d'un père et d'un époux t'ont rendue malheureuse !...

Jeanne Gray naquit en 1537, au délicieux château de Bradgate, résidence de son père dans le Leicestershire ; elle était douée de toutes les qualités, de toutes les grâces de la femme, sans en avoir les défauts. La bonté, la douceur, l'affabilité faisaient le fond de son caractère, son extérieur était parfait, sa figure avait quelque chose de celle d'un ange ; enfin, possédant de brillants talents, sachant plaire à chacun, Jeanne faisait le bonheur de tous ceux qui vivaient avec elle.

Il nous semble qu'un enfant ainsi gâté par la nature devait l'être aussi par ses parents, et pourtant, c'était tout le contraire : son père et sa mère usaient à son égard d'une sévérité extrême ; ils la reprenaient pour la moindre faute et la consolaient rarement par des caresses et des baisers ; ils étaient tels, enfin, que Jeanne ne se trouvait jamais plus heureuse qu'après de son précepteur, le bon Asham. Oh ! là, elle jouissait à plein cœur, soit des bonnes paroles qu'il lui adressait, soit des délices que lui offraient les sciences qu'elle étudiait. C'est dans les livres surtout qu'elle trouvait son parfait bonheur.

Un jour que toute la famille s'amusait à courir un cerf dans le parc, Jeanne, penchée sur le Phédon en grec de Platon, restait étrangère à ce genre de diversissement. Asham, quoique éloigné, reconnut bientôt sa jeune élève. Il s'avance près d'elle et lui demande, d'un ton plein de douceur, comment elle peut se priver d'une distraction aussi agréable.

— Mon bon Asham, répondit Jeanne, je ne suis réellement heureuse que lorsque je puis me livrer tout entière à l'étude des sciences que vous m'enseignes, et

mon bonheur se double quand je suis avec vous ; c'est pourquoi, lorsque mes parents me rappellent, je sens mon cœur se briser, et je pleure.

Tu pleures, pauvre Jeanne, mais qu'elles sont douces ces larmes en comparaison de celles que tu verseras plus tard !

Elle avait seize ans lorsqu'elle fut mariée à Guilford, quatrième fils de Jean Dudley, comte de Warwick, et plus tard duc de Northumberland.

Les jours des jeunes époux s'écoulaient dans l'amour le plus tendre ; tous deux respiraient avec ivresse le doux parfum qui s'exhale des boutons mystérieux de la fleur conjugale. Jeanne était heureuse, bien heureuse ; son nouveau sentier n'était bordé que de roses ; mais, hélas ! elles seront vite fanées ces roses, et après en avoir effeuillé les gracieux pétales, elle rencontrera une épine cruelle qui déchirera son cœur.

Par une belle matinée de juillet, Jeanne, assise dans un bosquet où les oiseaux chantaient à ravir, où les papillons, aux ailes de mille couleurs, voltigeaient sur les lilas, où les jets d'eau lançaient vers le soleil des perles que celui-ci transformait en diamant, Jeanne contemplait ce lieu enchanteur environné de poésie et d'amour. Tout-à-coup elle vit s'avancer vers elle son bien-aimé Guilford. Mais il avait sur la figure quelque chose d'étrange ; la joie qu'il ressentait auprès de sa chère Jeanne ne cachait cependant pas l'inquiétude à laquelle son âme était en proie.

— Lady Jane, lui dit-il, je vous salue comme reine et comme épouse.

— Comment, Guilford, que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire, chère Jeanne, c'est qu'Edouard VI est mort et qu'il t'a désignée comme héritière de la couronne.

— Et, Marie ?... Et ses droits ?

— Jeanne, c'est toi que l'on réclame sur le trône.

— Guilford ! Guilford ! au nom de ton amour et du mien, ne me presse pas d'accepter une couronne qui pèsera tant à mon front.

— Je te le dis, Jeanne, ton père veut qu'il en soit ainsi, obéis !

— O mon Père, ô mon Epoux !

Et, en disant ces mots, semblable à la fleur que courbe le vent, Jeanne tombe évanouie sur le sein de sa mère.

La douleur est forte pour le jeune prince, il voudrait toujours son épouse au comble du bonheur et il voudrait aussi la voir reine... Que va-t-il faire ?... Il obéira à sa passion des grandeurs, il la forcera d'accepter.

Jeanne, revenue à elle, croit avoir fait un mauvais rêve ; elle est toute bouleversée, mais son époux renouvelle ses instances et un genou en terre :

— Je t'en conjure, lui dit-il, ne résiste plus à cette offre si généreuse. Oh ! prends ce sceptre et sois désormais Jeanne Gray, reine d'Angleterre !

La jeune femme, le cœur serré, les yeux baignés de larmes prononce le douloureux *fiat* !... C'en est fait ! Guilford va porter l'heureuse nouvelle à son père.

Le lendemain, 16 juillet 1553, Jeanne fait son entrée royale à Londres. Aucune clameur, aucun signe d'enthousiasme ne salue cette jeune et gracieuse reine ; elle sent déjà son front meurtri sous le fardeau de la couronne, et son cœur, son pauvre cœur est dans une cruelle angoisse.

La voilà maintenant installée sur le trône d'Angleterre. Y coulera-t-elle de longs et heureux jours ? Jouira-t-elle des honneurs prodigués aux reines ?... Eprouvera-t-elle avec son peuple de nombreuses consolations ?... Oh ! dix jours lui suffiront pour vider la coupe de ses joies de reine... Oui : dix jours reine, et huit mois prisonnière !...

Le désir de la nation était de voir Marie à la tête du royaume. Plusieurs seigneurs ennemis de Northumberland conspirèrent pour détrôner Jeanne ; ils réussirent aussitôt. L'avènement de Marie est salué par des chants et des fêtes, et Jeanne et son époux sont jetés en prison pour crime de haute trahison. C'est elle, Jeanne, autrefois si aimante de la liberté, si heureuse dans le château de Bradgate, c'est elle qui, maintenant, est réduite à passer de longs jours dans un triste donjon. — Une salle spacieuse, mais basse et obscure est encore montrée dans la tour de Beau-

champ, comme le lieu où elle méditait sur son bonheur évanoui comme un rêve !...

Le dessein de Marie, l'autre reine, était de faire périr Jeanne et les siens sur l'échafaud ; cependant, par indulgence, elle différait de jour en jour l'exécution ; elle avait aussi fait séparer Jeanne et Guilford. Tous deux étaient renfermés dans la même forteresse, mais ils occupaient des prisons bien éloignées l'une de l'autre. Quelle royale indulgence, reine Marie ! Enfin, l'exécution fut fixée au 12 février 1554. La veille du jour fatal, Guilford avait obtenu la grâce de voir Jeanne, et de lui faire ses derniers adieux ; mais celle-ci eut le courage sublime de ne pas y consentir et lui fit répondre par un message : " Que la douleur de la séparation détruirait les forces de l'âme et cette fermeté dont ils avaient l'un et l'autre un si grand besoin."

Mais c'est déjà le 12 février ; le peuple attend avec impatience l'affreuse exécution. Guilford est décapité le premier. Jeanne le regarde avec une expression de douceur et lui dit à haute voix :

— Espère, nous nous reverrons au ciel !

C'est maintenant au tour de l'infortunée Jeanne. Elle est innocente, pourquoi la frapper ?... Mais ce n'est pas là la question du bourreau : sans pitié il lève la hache, et la tête tombe au premier coup...

Jeanne Gray, pauvre Jeanne Gray !

MADELINE.

HIER ET AUJOURD'HUI

A Mlle Georgiana B...

Hier, j'errais par ce même sentier où je passe aujourd'hui ; mais que tout est changé dans la nature et dans mon cœur !

Le soleil à son couchant, couronnait d'un nimbe irisé la tête des vieux sapins. Des frissons de vie couraient sur leur écorce sombre ; et dans leurs branches, quelques oiseaux essayaient leurs chansons printanières. Du sein des ondes fumantes, du fond des bois revenant à la vie, s'exhalaient des effluves enivrants, qui faisaient trouver la vie suave, et songer aux délices du ciel. La terre se réveillait sous les caresses d'un zéphire, doux comme l'haleine du bon Dieu : il semblait qu'on pût entendre la sève monter et courir dans les branches des arbres, les feuilles repousser, le gazon reverdir.

Aujourd'hui, le soleil est voilé. Les oiseaux se taisent. Pesante est l'atmosphère ! Pas un souffle ne ride la face des eaux, pas un souffle ne soupire au bocage. Tout est mort ! Tout est inerte !

La nature partage l'accablement de mon cœur !

Dieu ! que les passants sont tristes ! Que leur regard est sombre ! On dirait des forçats qui traînent le boulet !

Hier, pourtant, leur front se levait fièrement vers le ciel.

L'amour, le bonheur, l'ambition étincelaient dans leurs yeux : ils couraient à leurs affaires, ils pensaient à la famille, ils volaient vers l'amante qui les attendait, les bras ouverts !

Et toi, charmant ruisseau, hier, tu gazouillais gentiment sur ton lit rocailleux. Sans murmure, sans colère, tu te frayais un chemin disant un mot aimable à chaque arbrisseau de tes rives. Tu fuyais en chantant, semblable à un enfant qui court se blottir sur le sein de sa mère.

Et maintenant, toi aussi tu pleures, pauvre ruisseau ! A chaque anfractuosité tu t'attardes, tu tournes, tu voudrais retourner en arrière, comme l'amant qu'un destin barbare a jeté loin de sa fiancée.

Hier, mon cœur nageait dans des flots de volupté : devant moi, s'étendait un horizon immense. Hier, rien ne m'effrayait, rien n'était impossible à l'amour qui me consumait, rien n'était ni trop beau, ni trop grand pour l'objet de mon culte. Et je m'écriais : " A moi les richesses, que je puisse la couvrir de diamants et de dentelles ! A moi la gloire, pour qu'elle brille plus que toutes les autres femmes ! A moi la puissance pour qu'elle commande sur la terre et sur l'onde ! A moi l'amour de ma nation, pour qu'elle passe parmi